

PASCAL VATINEL  
ENVIRONNEMENT  
MORTEL

ROUERGUE  
**noir**

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En Chine, la révolte gronde contre des entreprises qui n'hésitent pas à empoisonner des milliers de bébés avec du lait contaminé, dans le seul but d'augmenter leurs profits. Le journaliste Thomas Kessler se rend sur place pour enquêter. Il est alors loin d'imaginer que ses investigations vont, de fil en aiguille, le conduire de Pékin à Genève, en passant par les États-Unis, et jusqu'au coeur de l'Arctique. Mais lorsque ses témoins disparaissent les uns après les autres, que des meurtres sont maquillés en suicides, et qu'une équipe de tueurs se lance à ses trousses... il comprend que cette affaire pourrait bien être la plus difficile qu'il ait jamais eue à résoudre.

Pour la mener à bien, Kessler sera très vite contraint de découvrir l'identité de ceux qui veulent ainsi le réduire au silence. Des hommes, mais aussi des organisations, capables de corrompre les administrations des pays, de détourner les polices secrètes à leur profit, et de coordonner à l'échelle de la planète des programmes dans lesquels ils investissent des milliards de dollars. Un cercle étroit d'individus qui dissimulent leur insatiable soif de pouvoir derrière l'image de philanthropes voués à la plus cruciale de toutes les causes : sauver la terre de l'Apocalypse !

## PASCAL VATINEL

Pascal Vatinel aime nous faire voyager dans cette Asie qu'il connaît si bien. Après un essai sur la philosophie taoïste et un premier roman publié en 2007, *L'Affaire du cuisinier chinois*, il écrit deux thrillers autour du personnage de Thomas Kessler, journaliste d'investigation, fin connaisseur de la Chine. Construits entre actualité et fiction, ces romans noirs explorent les multiples facettes de la Chine d'aujourd'hui. Pascal Vatinel publie également pour la jeunesse, chez Bleu de Chine et Actes Sud Junior.

### Du même auteur

#### Chez le même éditeur :

*L'Affaire du cuisinier chinois*, Rouergue noir, 2007  
*Les larmes du phénix*, Rouergue noir, 2010  
*Parce que le sang n'oublie pas*, Rouergue noir, 2011 (Babel 2012)

#### Chez d'autres éditeurs :

*Symbolique du Yi Jing et Jeu d'Échecs*, L'Harmattan, 2000  
Les légendes de Fleur de Printemps,  
*Le roi qui aimait les oiseaux*, Bleu de Chine, 2007  
Les légendes de Fleur de Printemps,  
*Bao et le Dragon de Jade*, Actes Sud Junior, 2010  
Les légendes de Fleur de Printemps,  
*Li, le jeune archer du Roi de Chine*, Actes Sud Junior, 2011

© Éditions du Rouergue, 2012  
ISBN 978-2-8126-0362-4  
[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)



Pascal Vatinel

# Environnement mortel

roman

ROUERGUE



« À quoi vous sert-il d'accaparer les ressources de ce monde et de chercher toutes les façons d'en tirer profit alors qu'en délaissant nos terres et en ne cultivant plus nos champs, il ne nous sera plus possible d'assurer la subsistance du peuple ? Lorsque l'on peut répondre des activités essentielles que sont labours et semailles, et assurer à tous vêtements et nourriture, alors le pays est prospère et son peuple est heureux. »

Lettré anonyme, *Dispute sur le sel et le fer*.

**Chine. 1<sup>er</sup> siècle avant notre ère.**





## **Avertissements**

**Il s'agit ici d'une œuvre de fiction. De ce fait, toute ressemblance, même partielle, avec des personnes y compris morales, existantes ou ayant existé, ne pourrait être que pure coïncidence.**

**À titre d'information : une liste complète des principaux personnages figure en page 344, à l'intention particulière des lecteurs ayant des difficultés avec les noms orientaux. Pour mémoire, ceux-ci sont écrits tels que dans leurs pays respectifs, à savoir : le nom de famille en premier et le prénom ensuite, à l'inverse des patronymes occidentaux.**

**Une carte de Chine présentant les différentes provinces et villes mentionnées dans ce récit figure également à la fin de l'ouvrage.**



**Chine. Shijiazhuang, capitale provinciale du Hebei.**

Shexie ne put réprimer un long bâillement. La nuque raide et les paupières lourdes, il pensa avec regret à la chaleur de son lit. D'autant qu'avec ce froid, il avait beau garder les mains au fond de ses poches, il ne sentait plus le bout de ses doigts. Pareil pour ses orteils, vu qu'il n'avait jamais porté de chaussettes de sa vie et que le cuir de ses chaussures était salement usé. Il regarda sa montre. C'était au moins la vingtième fois, depuis que lui et Xiongiong faisaient le pied de grue au coin de la rue. Minuit vingt. Plus d'une heure qu'ils attendaient. Mais c'était encore trop tôt.

– Quelle heure qu'il est ?

Xiongiong commençait aussi à trouver le temps long. Shexie se retourna et contempla un instant le visage de son comparse. Le faible halo projeté par la lune, qui n'éclairait qu'à peine l'angle du mur où ils planquaient, enveloppait la face du géant d'un voile blanchâtre, la rendant d'autant plus horrible. Ils avaient beau se connaître depuis toujours, Shexie sentit un frémissement le long de son échine. Frisson de volupté. Xiongiong et ses cent cinquante kilos de muscle et de gras, ses os brisés et ressoudés cent fois, ses cicatrices plus moches les unes que les autres et qui transformaient son corps en une véritable carte routière. Une route parsemée de bagarres au couteau, de coups de poing et de pied, lorsque ce n'était pas de barres de fer ; une route balisée par les meurtres et les cadavres que les deux amis laissaient derrière eux, et dont ils avaient fini de tenir le compte. Ils savaient bien mieux tuer que calculer. On ne les payait pas pour faire des additions, tout juste des soustractions.

En fait, le seul à donner la mort, massacrer serait plus exact, était Xiongxiang. C'était lui, le bourreau, le tortionnaire, l'exécuteur des hautes œuvres, façon boucher. Son unique source de bonheur sur cette terre. Alors il ne s'en privait pas. Shexie, lui, n'avait jamais refroidi personne, enfin pas de sa main. Mais il était toujours là, près de l'Ours<sup>1</sup>, pour jouir du spectacle de la bête se délectant de la douleur de ses victimes et surtout de la terreur qu'il pouvait chaque fois lire dans leurs yeux. Il n'avait jamais besoin de l'encourager, mais il lui arrivait de donner des conseils et, lorsque « l'Ours » en avait fini avec sa proie, à le féliciter pour le plaisir qu'il lui avait procuré. Un vrai couple, quoi. Vingt bonnes années de fidélité et de totale communion, depuis une rencontre qui remontait à leur petite enfance, dans un quartier sordide de la banlieue de Pékin ; les premières bagarres de rue, à l'heure où d'autres gamins allaient à l'école et celle, plus tardive, où ces mêmes gamins dormaient, bercés par l'idée rassurante d'avoir une famille et un toit pour les protéger. Un luxe dont Shexie et Xiongxiang avaient très tôt été sevrés.

Beaucoup moins costaud, mais plus malin, Shexie avait vite compris le parti qu'il pouvait tirer de la force déjà très au-dessus de la moyenne de son frère de rue. Ensemble, ils prendraient une revanche sur la vie. Racket, intimidations, vols à main armée, ou passages à tabac juste pour le plaisir, leur permirent de voir venir, le temps de se faire une réputation qui les aiderait à monter sur des coups plus sérieux. Violents et impitoyables, ils n'eurent aucun mal à se faire connaître, à faire parler d'eux dans différents quartiers de la capitale. Même la police les craignait. Il faut dire que les deux flics que Xiongxiang avait laissés sur le carreau, alors qu'il n'avait que seize ans, avaient malgré eux contribué à entretenir cette crainte. On avait retrouvé leurs corps mis en bouillie à coups de poing.

C'est aussi à cette époque que les deux tueurs avaient hérité de leurs surnoms : « Ours féroce » et « Serpent »<sup>2</sup>. D'ailleurs, en y réfléchissant, ni l'un ni l'autre n'auraient été capables de se

---

1 Selon le caractère (idéogramme) utilisé, Xiong signifie « ours », et Xiongxiang peut aussi avoir le sens de « féroce, violent, d'aspect terrifiant ».

2 *Shexie* signifie « serpent et scorpion ». Dans le langage populaire, c'est une appellation qui prend le sens d'« Homme mauvais ».

rappeler leur véritable patronyme. Jusqu'à leur mort, ils resteraient Xiongxiang et Shexie. Depuis, ils avaient fait leur chemin. Ceux qui les employaient devaient aligner un sacré paquet de yuans pour s'offrir leurs services. Mais ils n'étaient jamais déçus. Pourtant, Shexie demeurait nostalgique de cette période, certes d'indigence, mais tellement plus amusante. Chiens sauvages, ils étaient libres de faire ce qu'ils voulaient de leur gibier, une fois qu'il était entre leurs griffes. Aujourd'hui, ils n'étaient plus que des chiens de chasse : flairer, repérer, mettre à mort – heureusement –, mais sans désormais plonger leur truffe jusque dans les entrailles, s'enivrer de l'odeur du sang chaud et visqueux, et continuer de mordre et de déchirer les chairs tandis que le cœur bat encore. Leurs actuels commanditaires exigeaient des meurtres propres, discrets, insipides. Comme ce soir, avec ce Ma Hongquan, leur nouvelle cible. Les ordres étaient clairs : il fallait que sa disparition passe pour un suicide. Pas question de laisser des marques qui pourraient mener les flics sur une autre piste. Toutefois, Shexie ne s'en faisait pas trop. Avec Xiongxiang, ils trouveraient bien le moyen malgré tout de prendre leur pied.

Ce cher Xiongxiang, si impatient de se mettre au travail.

– Minuit vingt, lui répondit Shexie, à voix basse.

– Qu'est-ce qu'on attend ? Ça fait un moment que le cheval est rentré à l'écurie<sup>1</sup>. Y'a plus personne dans la rue, on peut y aller.

– Hum, t'as raison. J'en ai marre de m'les geler. Tout a l'air tranquille. Vas-y en premier, je me fauflerai derrière toi. Tu te rappelles le code pour entrer, et l'étage ?

– Ouais. 2706-B et neuvième droite.

– Eh bien ! Tu vois, quand tu veux. L'Ours a aussi une cervelle.

– Fais pas chier avec ça.

Le craquement sec qui brisa l'épais silence nocturne fit comprendre à Shexie que Xiongxiang venait de fermer et serrer ses énormes poings. Le géant était très susceptible dès qu'on faisait allusion à son faible Q.I. « Serpent », qui se savait plus intelligent, aimait le chambrer à ce sujet. Mais il savait aussi ne pas dépasser les

---

1 « Ma », le nom de leur victime, peut, selon le caractère utilisé, signifier « cheval ».

bornes et éviter que la monstrueuse machine à tuer ne se retourne un jour contre lui.

Sans bruit, l'Ours quitta sa tanière pour remonter la rue.

Shexie observa les efforts que faisait l'impressionnante masse de muscles pour se dandiner le plus sagement possible jusqu'à l'entrée de la résidence du fonctionnaire Ma. Celle-ci restait éclairée, et le crâne chauve de Xiongxiang luisait sous la lumière des halogènes, tandis qu'il composait le code. Puis, il disparut dans le hall. Serpent se glissa alors furtivement le long du mur et rejoignit son camarade. Il ne leur fallut que quelques secondes pour repérer les ascenseurs, pénétrer dans une cabine et appuyer sur le bouton du neuvième. Une chance qu'aucun voisin n'ait croisé leur chemin à cet instant, il aurait du même coup signé son arrêt de mort. Mais cela aurait aussi beaucoup compliqué les choses. Par bonheur, l'endroit demeurait calme et silencieux. À chaque étage, Shexie sentait croître son excitation. Il imaginait la gueule que ferait le type en les voyant débarquer dans son appartement. Sa stupeur d'abord, vite suivie par une expression d'effroi. Tous ceux qui avaient eu le malheur de se retrouver face à Xiongxiang n'avaient pas mis longtemps à comprendre ce qui allait leur arriver. Et c'est là que le talent d'improvisation de l'Ours prenait toute son importance ; pour faire de chacune de ces rencontres une véritable surprise, un événement ; en choisissant un *modus operandi* chaque fois différent de celui des contrats précédents.

Shexie ne savait pas grand-chose sur ce Ma Hongquan, sinon qu'il était fonctionnaire et se rendait au moins une fois par semaine à Pékin. Cela faisait tout de même un mois que l'Ours et lui le filaient dans tous ses déplacements. Mais de là à savoir pourquoi d'autres types voulaient le supprimer... De toute façon, c'était pas son problème. Il glissa la main dans sa poche et sortit la clé qu'on leur avait confiée avec le code et tout le reste. Il tourna la clé en douceur dans la serrure, puis poussa délicatement la porte. Pas de chaîne à faire sauter, tant mieux. L'appartement était sombre et ils durent allumer leurs lampes torches pour repérer les lieux sans bruit. Un court vestibule, avec un banc de réception en bois, comme autrefois, dans les belles demeures mandarinales. Un bureau, trop petit pour tous

les dossiers qui s’y entassaient. Ils y repasseront, après. Une cuisine, une grande salle de séjour. « Plutôt pas mal pour un fonctionnaire », pensa Shexie. Encore un minuscule couloir, distribuant sur deux pièces, sans doute les chambres. Une porte était entrebâillée. Shexie baissa sa lampe vers le sol, pour ne pas risquer de réveiller la cible. Pas question que les voisins entendent des cris. Lentement, avec la pointe de sa chaussure, il poussa la porte. Dans la pénombre, il distingua le lit et, dans celui-ci, une masse allongée. Ça y était. Xiongxiang allait pouvoir entrer en action. Ils se glissèrent chacun d’un côté du lit et, ensemble, ils braquèrent leurs lampes sur le visage de l’homme endormi. Celui-ci se réveilla aussitôt et se brûla les yeux à la lumière crue des torches. Il tenta de se protéger avec sa main qu’il mit en visière devant son front et bafouilla :

– Mais... mais qu’est-ce que...

Ce furent très précisément ses derniers mots.

Poussé par un éclair de génie, Xiongxiang, qui savait comme sa face difforme et balafrée pouvait impressionner même le plus placide des individus, retourna d’un coup sa lampe vers son visage, l’éclairant par en dessous. Dans le noir, l’image qu’il projeta semblait sortir tout droit d’un film d’épouvante. Ma Hongquan était tétanisé. Shexie faillit éclater de rire, mais il ne voulait pas perturber le spectacle. Il gardait sa torche braquée sur Ma, afin de ne rien rater de l’horreur qui s’était emparée de lui. Professionnel jusqu’au bout, l’Ours sut à quel moment exact il devait lancer son poing sur le nez du fonctionnaire, avant qu’il ne se mette à crier. Shexie entendit les os du visage craquer tandis que le sang aspergeait l’oreiller, le drap, et jusqu’au mur, derrière le lit.

– Alors, le cheval, paraît que t’as une grande gueule ? Laisse-moi la réduire en bouillie. Après ça, ça m’étonnerait que t’aies à nouveau envie de l’ouvrir.

Shexie, au bord de l’orgasme, ricana à voix basse :

– De toute façon, il n’en aura plus l’occasion.

Il contempla les énormes poings de Xiongxiang s’écraser, encore et encore, sur la tête du malheureux fonctionnaire, que le premier coup avait déjà dû envoyer *ad patres*. Dommage. À chaque choc, de nouveaux os craquaient et la chair devenait plus molle, plus

flasque. De vrais attendrisseurs, les battoirs de l'Ours ! Aussi efficaces qu'une chute du neuvième étage, mais au moins, ils prenaient tout leur temps.

Puis Xiongxiang arrêta de frapper.

L'homme était inerte. Shexie goûta la magie du silence, à peine troublé par la respiration lourde de son camarade. Il se dirigea vers la fenêtre de la chambre, l'ouvrit et jeta un œil en bas. Il fit de même avec celle du salon. Oui, là c'était bien.

– Tu le passeras par celle-là. Cherche un autre drap et nettoie la place. Faut pas qu'les flics trouvent du sang dans l'appartement. Oublie pas le mur et regarde par terre aussi.

Instinctivement, Shexie observa le sol : du carrelage. Tant mieux. Pour peu que ç'ait été de la moquette et voilà le genre de « bavure » qui peut vous foutre en l'air la meilleure des mises en scène.

De son côté, et avant de laisser l'Ours balancer le corps, il devait faire un tour dans le bureau. En repartant les mains vides, ils n'auraient accompli qu'une partie du contrat et... adieu leur argent. Prendre du bon temps, c'était bien. Mais être payé pour cela, c'était tellement mieux.



## 2

### **Chine. Shijiazhuang, province du Hebei.**

La grosse berline Volkswagen roulait à vive allure, traversant les différents quartiers de la capitale provinciale en direction de l'ouest. Usant de son puissant klaxon, elle se faufilait nerveusement entre les autres voitures et les grappes de deux-roues, quitte à oublier parfois que, même ici, il existait un code de la route. Assis à l'arrière du taxi, Thomas Kessler était satisfait : il avait choisi le bon chauffeur. Il n'avait de temps à perdre ni en tourisme ni dans les embouteillages. Ce qu'il apercevait de la ville, à travers la vitre arrière du véhicule, confirmait l'opinion qu'il s'en était faite depuis son arrivée, la veille au matin. Rien qui puisse l'encourager à prolonger son séjour dans les environs. Des rues tristes et grises, aucune architecture ni site dignes d'intérêt, mais plutôt, comme en témoignaient ses nombreuses cheminées d'usine, une cité tout entière dédiée à la production industrielle et au commerce. Shijiazhuang ne ressemblait guère à ses grandes sœurs chinoises, en particulier Pékin ou Shanghai, davantage offertes au tourisme et tournées vers l'international. Ici, les rares touristes que le reporter avait pu apercevoir étaient surtout des militaires chinois, de passage dans l'école des officiers, l'une des plus importantes du pays.

– C'est ce bâtiment, là. Nous y sommes.

Le chauffeur pointait son doigt en direction d'un gros édifice en forme de cube, entouré de constructions plus petites : bureaux, hangars et imposants réservoirs cylindriques couverts d'Inox que le pâle soleil de cette fin d'hiver peinait à faire briller. Quand ils ne furent plus qu'à environ deux cents mètres du site, le Chinois commença à ralentir. Kessler put alors apercevoir les deux énormes

idéogrammes qui servaient d'enseigne, plaqués sur le fronton du bâtiment central. « Sanlu ». Il s'agissait bien du siège de l'un des quatre principaux producteurs laitiers chinois, celui vers qui les regards de toute la Chine ou presque étaient désormais tournés.

Lorsqu'ils furent plus près, le Français remarqua les deux vigiles postés devant l'entrée. Leur uniforme différait assez peu de celui des policiers, et une grosse matraque pendait à leur ceinture. Compte tenu des événements récents et des nombreux visiteurs jugés importants que ceux-ci n'avaient pas manqué d'attirer, Kessler se dit que les gardes en question devaient être particulièrement à cran. Préférant la discrétion, et n'ayant en tout cas aucune envie de goûter aux caresses de leurs matraques, il demanda à son chauffeur de continuer son chemin et de ne stopper qu'après avoir dépassé l'entrée d'une bonne cinquantaine de mètres.

Une fois le taxi garé sur le bas-côté, Kessler baissa la glace de sa portière. Il commença à scruter les différents étages du siège social. Les murs en béton, les vitres fumées, presque toutes fermées, ne laissaient rien paraître de ce qui se passait à l'intérieur. Par acquit de conscience, il sortit malgré tout son téléphone portable qu'il régla sur le mode photo. Ce concentré de technologie, récemment acheté à Tokyo, lui procurait des clichés très corrects. Mais, à la différence d'un véritable appareil photo, il n'offrait pas de zoom. De là où il était, Kessler n'avait donc pas trop le choix. Il commença par cadrer le haut du bâtiment, de façon à ne pas rater l'enseigne, puis il se pencha par la portière pour attraper une ou deux images de l'entrée, avec les vigiles postés devant. *Nouvelles du Monde*, le magazine français auquel il destinait son article, déciderait de l'intérêt de publier ou non l'une ou l'autre de ces photos.

Kessler remit son portable dans sa poche et resta encore un moment à contempler les lieux. Ce décor était d'une banalité affligeante. Le reporter réalisa que c'était très souvent le cas : la plupart des drames se déroulaient à l'abri d'une apparente trivialité. Ici, des cadres dirigeants, des hommes a priori aussi responsables que respectables, recrutés pour permettre à leur entreprise d'augmenter ses bénéfices, n'avaient pas hésité à choisir de sacrifier la vie de milliers d'enfants, dans le seul but de mener à bien leur mission et

être rémunérés en conséquence. Quelle différence y avait-il entre ces individus en col blanc et de simples tueurs à gages ? Kessler connaissait la réponse à cette question et il entendait bien en faire la démonstration avec le papier qu'il allait écrire dès son retour à Paris.

Cela faisait plus d'un mois qu'il avait débarqué en Chine, enquêtant principalement à Pékin pour un reportage à propos du lait contaminé, un scandale qui avait éclaté quelques mois plus tôt. Il avait déjà le titre de son futur article : « *Mille et une fois* ». Il s'agissait d'une expression qui circulait de bouche à oreille dans toute la Chine, dans le but affiché de se moquer des communications diffusées par les autorités : « *Notre lait a été mille et une fois contrôlé, puisque c'est le lait que boivent nos cosmonautes.* ». Une publicité que des millions de consommateurs avaient lue ou entendue, et qui vantait les produits du groupe Sanlu, l'un des premiers à avoir été dénoncés pour empoisonnement, suite aux plaintes de ces mêmes consommateurs.

Des centaines de milliers de tonnes de lait avaient été retirées du marché et la Chine continuait de compter ses victimes. Le nombre de bébés intoxiqués par la mélamine<sup>1\*</sup>, la longue liste des firmes laitières incriminées et le volume de plaintes émises ne faisaient que s'aggraver de mois en mois, transformant le quotidien des fonctionnaires et des politiques chinois en véritable cauchemar. Jusqu'ici, Kessler avait essayé de comprendre, au-delà des seuls chiffres, les raisons qui avaient conduit à un tel drame. Grâce à ses relations et sa parfaite maîtrise de la langue, il avait mené une enquête approfondie auprès des familles, des institutionnels et de ceux que tout le monde pointait du doigt : les professionnels du lait.

Ce qu'il avait découvert confirmait la gravité du dossier et, malgré les efforts du gouvernement, beaucoup estimaient qu'il faudrait du temps avant que celui-ci ne soit classé. Des enfants, des bébés, mouraient. De nombreux autres étaient hospitalisés ; plus de cinquante-quatre mille selon les chiffres officiels, mais sans doute davantage. Dans certaines maternités, Kessler avait pu constater

---

\* Les notes avec des caractères romains renvoient à des commentaires situés en fin d'ouvrage.

qu'au moins la moitié des petits étaient touchés. Et puis, le problème ne se limitait plus aux seuls enfants du continent chinois : Hong-Kong, Taiwan, Singapour... avaient à leur tour vu le nombre d'enfants malades s'accroître dans des proportions alarmantes. Pire encore, il apparaissait que la contamination était désormais associée à d'autres articles alimentaires, même non-laitiers : biscuits, confiseries, gâteaux au chocolat, boules de riz, gluten...

Après avoir fustigé Sanlu et les autres gros producteurs de lait comme Yili, Mengniu, Guangming, et alors que près de deux millions de fonctionnaires avaient été missionnés dans les provinces pour inspecter plusieurs centaines de milliers de firmes laitières, allait-il falloir surveiller toute l'industrie alimentaire chinoise ? Chaque semaine, puis chaque jour, le journaliste français avait vécu au rythme des nouvelles consignes dans la presse, allongeant toujours plus le catalogue des marchandises à retirer des rayons et appelant les consommateurs à rapporter leurs stocks éventuels pour se les faire échanger. Au fil des jours, plus d'un demi-million de tonnes de lait, principalement en poudre, avait ainsi été retourné aux fabricants incriminés.

Kessler connaissait trop bien la Chine pour se laisser abuser par les effets d'annonce. Cet acharnement à propos des producteurs de lait ne pouvait suffire à le convaincre que les coupables avaient tous été identifiés et mis sur la sellette. Le seul moyen de garantir que de tels crimes cessent un jour consistait pourtant à retrouver tous les instigateurs de cette sale affaire. Alors qu'il était sur le point de rentrer à Paris, un élément nouveau avait encore nourri sa suspicion en ce sens.

Il avait appris qu'un haut fonctionnaire, un certain Ma Hongquan, responsable du contrôle alimentaire du Hebei<sup>1</sup>, s'était jeté du neuvième étage de son immeuble. L'information à propos de ce suicide était tombée peu de temps après que Pékin ait lancé sa meute d'inspecteurs à l'assaut du siège de Sanlu, implanté dans la région, et que les premières mesures de rétorsion sur le plan local aient été officiellement annoncées. Ce décès avait fait couler beaucoup d'encre, donnant matière à confirmer l'implication, voire la

---

<sup>1</sup> Province du nord de la Chine.

complicité du gouvernement provincial dans la mauvaise gestion du dossier, et attestant du même coup la volonté des instances de Pékin à y remettre bon ordre. Aussitôt après avoir pris connaissance de la disparition brutale du fonctionnaire, Kessler avait sans hésiter sauté dans le premier train en partance pour Shijiazhuang, décidé à en apprendre davantage. Une initiative heureuse puisque, la chance aidant, il avait dès la première journée identifié la trace d'une dénommée Gao Pingping, officiellement artiste de profession. Une habile métaphore pour évoquer ce qu'en d'autres lieux on qualifie de *plus vieux métier du monde* et, en Chine, de courtisane. Gao était la courtisane de Ma Hongquan.

Kessler n'avait disposé que d'une vingtaine de minutes pour échanger avec elle et tenter de lui tirer les vers du nez. À sa grande surprise, Gao avait très vite émis l'idée que Ma aurait en réalité été assassiné et son meurtre maquillé en suicide. La police avait déjà interrogé la jeune femme, mais il fallait croire que celle-ci avait été plus sensible au charme de Kessler pour se confier. Être étranger, célibataire et plutôt bel homme (très précisément dans cet ordre d'importance) offrait parfois certaines prérogatives auprès des Chinoises désireuses de quitter leur pays et de se voir passer la bague au doigt. Une invitation dans le restaurant le plus chic de la ville avait été un atout supplémentaire dont le Français n'avait pas hésité à se servir. Il espérait ainsi faire d'une pierre deux coups, en créant les conditions idéales pour une interview plus approfondie.

Kessler ne jugea pas nécessaire de davantage s'attarder devant le siège social du groupe Sanlu. Sa courte série de photos en poche, il n'attendait rien de plus de sa visite sur les lieux. En revanche, il avait hâte de retourner dans le centre-ville, dans l'attente de sa nouvelle entrevue avec Gao Pingping.

\*

Le Guoji Dasha, situé face au musée provincial, était le seul hôtel offrant un standing un peu au-dessus de la moyenne. C'est au bar de l'établissement que Kessler et Gao s'étaient donné rendez-vous. Il la reconnut sans difficulté. Elle était assise sur un tabouret haut et se

trouvait en compagnie d'une autre Chinoise, très belle également. Celle-ci se présentait de trois quarts, et le regard du reporter fut attiré par sa longue chevelure d'ébène descendant bas dans le dos, jusqu'à couvrir sa chute de reins.

Kessler pouvait constater que si Gao Pingping était une jeune femme ravissante, elle savait surtout très bien mettre en valeur sa plastique avantageuse. Sa jupe ultracourte ne dissimulait aux regards qu'une infime partie de ses superbes cuisses gainées de bas couleur chair, finement tissés. Plus haut, une veste de soie brillante portée sur un caraco de satin vert cru laissait apparaître suffisamment du galbe de ses seins, petits, mais pointant avec arrogance sous le tissu léger, au point qu'à ces deux endroits précis on l'aurait cru transparent. À l'ostensible exposition de ses charmes, Gao Pingping ajoutait un visage lourdement fardé et, plaquée sur ses cheveux coupés court, une casquette à la gavroche, verte elle aussi, mais un vert plus criard encore, qui ne collait pas avec le reste de sa tenue. Au final, Kessler avait conscience de se trouver en présence d'une femme certes jolie, mais dont la volonté d'afficher son corps comme elle le ferait d'une carte de visite, pour mieux annoncer son orientation professionnelle, clouait au pilori la plus élémentaire notion d'élégance. Sa voisine de bar, tout aussi ravissante et pratiquant d'évidence le même métier, avait en revanche opté pour un ensemble plus classique et surtout plus sobre – chemisier de soie ivoire et pantalon gris à pinces, en flanelle légère –, qui fit un instant regretter à Kessler que ce soit Gao son invitée.

Lorsque Gao Pingping aperçut Kessler, elle agita les bras et poussa un cri haut et pointu pour attirer son attention, une réaction a priori superflue, mais qui lui assura de fait les regards de toutes les personnes présentes. Kessler la vit murmurer quelques mots à l'oreille de l'autre Chinoise, qui se leva en un mouvement souple et gracieux.

– Kessler *xiansheng*<sup>1</sup>, je vous présente mon amie : Wang Mei.

– Enchanté, mademoiselle Wang, dit Kessler en inclinant légèrement la tête.

– Très honorée, monsieur Kessler. Vous venez de France ?

---

<sup>1</sup> *Monsieur Kessler.*

– De Paris. Vous connaissez mon pays ?

– Non, mais je rêve d’aller un jour à Paris. La tour Eiffel, Montmartre...

Le regard de la jolie Wang était envoûtant, sa voix coulait douce et chaude. Kessler se sentit troublé. Il préféra toutefois ne pas se laisser prendre au jeu, et se retourna vers Gao. Il remarqua qu’elle semblait guetter ses réactions, non sans un brin de malice.

– Wang Mei et moi partageons le même appartement. Nous sommes très amies, précisa-t-elle.

Sa voix aussi s’était faite plus sensuelle. Kessler en vint à s’interroger sur ses véritables intentions. Pensait-elle avoir harponné un client, auquel elle allait proposer de prolonger leur simple dîner par une soirée plus... intime ? Et peut-être que la charmante Wang Mei faisait également partie de son programme ? Mais Kessler n’était justement pas là en touriste et n’avait aucune envie de se faire prendre à un piège aussi classique. Il avait en tête suffisamment d’exemples d’hommes d’affaires ou de politiques qui avaient cédé à la tentation de rencontres trop faciles, et qui s’étaient ensuite retrouvés dans des galères impossibles.

– Mademoiselle Wang, j’espère que vous ne m’en voudrez pas de vous enlever votre amie ?

La formule était un peu sèche, mais Kessler préférait ne laisser aucune ambiguïté sur ses propres intentions. Qu’elles aient ou non été déçues par le « manque d’enthousiasme » du Français, les deux Chinoises surent en tout cas n’en rien montrer. Elles échangèrent encore quelques mots à voix basse et Gao se leva à son tour, pour l’accompagner.

Le restaurant dans lequel Kessler conduisit la jeune femme, situé dans la longue rue commerçante Yong’an Shichang, avait une excellente réputation. Sans hésiter, Kessler s’était dirigé vers l’escalier qui menait à l’étage, conscient qu’il ne saurait contenter son invitée en lui proposant de prendre une table au rez-de-chaussée<sup>1</sup>. Une hôtesse vêtue d’une traditionnelle robe *qipao*<sup>1</sup> rouge vif, aux motifs dorés en forme de chrysanthèmes et de dragons, les guida à l’étage, où des

---

<sup>1</sup> Robe longue à manches courtes, fermée par un col mandarin et boutonnée sur la poitrine, fendue plus ou moins haut sur un ou deux côtés.

tables plus richement dressées trônaient au milieu d'un décor d'aquariums géants<sup>m</sup>. Un serveur les installa à une table ronde, placée près d'un des aquariums où de gros poissons noirs, aux moustaches aussi longues que celles d'un mandarin, tournaient en rond.

Kessler attendit que les premiers plats leur soient servis avant d'interroger son invitée à propos de la disparition de son amant. Une fois de plus, Gao Pingping ne fit aucun mystère des raisons qui lui permettaient d'affirmer que la mort de Ma Hongquan n'était pas accidentelle. Non seulement Ma n'avait rien d'un dépressif, mais, selon elle, le scandale avec Sanlu avait eu sur lui un effet plutôt stimulant. Il comptait démontrer qui étaient les véritables responsables. Pour cela, il passait ses jours et ses nuits à construire un dossier dont il expliquait à qui voulait l'entendre que, le moment venu, il le porterait lui-même au ministère, à Pékin, où ses révélations ne manqueraient pas de faire du bruit. N'économisant ni son temps ni son argent, Ma s'était rendu à de fréquentes reprises dans la capitale, durant les deux derniers mois. Il y rencontrait un de ses collègues du ministère, avec lequel il disait préparer sa riposte. Deux jours avant le drame, Ma avait reçu la visite d'un groupe d'hommes. Malgré sa discrétion, à la façon dont il relata l'événement à sa maîtresse, celle-ci en avait déduit que leur entrevue avait été tendue. Ma avait lâché des commentaires, hélas incompréhensibles pour Gao, à propos de multinationales étrangères menaçant la sécurité du pays. La nuit de la défenestration de Ma, Gao Pingping ne se trouvait pas dans l'appartement. Mais ce qu'elle pouvait attester, c'est que son fameux dossier et même son ordinateur avaient disparu. Elle affirma en revanche ne pas connaître le nom du contact de son amant à Pékin. Kessler lui demanda si elle en avait parlé avec les inspecteurs qui étaient passés l'interroger. La jeune femme afficha alors un large sourire, avant de lui répondre qu'elle était persuadée que ne pas trop en raconter à la police restait le meilleur moyen de préserver sa tranquillité. Kessler sourit à son tour, montrant à Gao qu'il comprenait les raisons de sa prudence. Quant au dossier, elle était incapable de lui dire ce qu'il contenait. Une fois encore, sa sagesse lui commandait de ne pas poser de questions aux hommes qu'elle fréquentait.



En abandonnant Gao Pingping au bar de l'hôtel Guoji Dasha où il l'avait raccompagnée, Kessler sut qu'il ne trouverait pas facilement le sommeil ce soir-là. Trop de ses interrogations étaient restées sans réponses. Le témoignage de Gao était troublant, et l'intuition de Kessler le poussait à lui prêter crédit. Malgré tout, il n'avait aucune preuve formelle qu'elle lui ait dit la vérité. Et il n'aurait pas le temps d'en apprendre davantage avant son retour en France. Le lendemain matin, il serait dans l'express pour Pékin, où il n'aurait qu'une journée pour préparer ses bagages avant de prendre son vol direct vers Paris.

Profitant du décalage horaire, Kessler décida de contacter Marianne Bellamy, la patronne et rédactrice en chef de *Nouvelles du Monde* à Paris. Marianne était une amie de longue date et avait déjà publié plusieurs de ses enquêtes. C'est à elle qu'il devait remettre son article. Lorsqu'il l'eut en ligne, et après les banalités d'usage, Kessler entra vite dans le vif du sujet :

- Marianne, je vais annuler mon billet de retour. Je reste en Chine.
- Qu'est-ce qui te prend ? Tu t'es fait mettre le grappin dessus ?
- Presque. C'est en effet à cause d'une Chinoise que je veux m'attarder encore un peu.

Kessler jugea préférable de résumer rapidement à Marianne son entrevue avec Gao. Lorsqu'il eut terminé, celle-ci ne semblait pas tout à fait convaincue :

- Quand comptes-tu m'envoyer ton article ?
- Je serai dès demain devant mon MacBook, à Pékin. Je vais commencer par le plus gros du travail : l'état des lieux sur cette histoire de lait empoisonné. Cela me donnera du temps pour revenir à la charge auprès de Gao Pingping. À chaud, elle ne me dira plus rien. Il faut que je laisse passer quelques semaines.

- Du temps, quelques semaines... j'espère que tu plaisantes ? Il n'est pas question d'attendre aussi longtemps. Ton papier paraîtra à la fin du mois. Je te rappelle que je dirige un magazine d'actualités, pas d'histoire contemporaine.

- Je le sais. Mais je ne peux pas laisser tomber mon enquête comme ça. Je dois découvrir ce qu'il y avait de si important dans le dossier de Ma, au point qu'on ait voulu l'assassiner. Je n'ai pas des

masses d'indices, pourtant je suis certain que sa maîtresse ne m'a pas menti. Dis-toi bien que s'il y a eu meurtre, c'est que Ma devait en savoir un bout sur cette affaire de scandales alimentaires.

– Et si tu fais fausse route ?

– Je ne crois pas.

– Je vois... Il y a quand même quelque chose que tu oublies.

– Vraiment ?

– Tu ne m'avais pas dit que tu prenais Sophie avec toi pour quinze jours ?

– Merde ! Ça m'était complètement sorti de la tête. Bon sang de bois... Je vais... Toi, tu ne pourrais pas lui parler ?

– Thomas ! Tu as péte les plombs ou quoi ? C'est ta fille ! Tu ne vas tout de même pas me demander d'intervenir chaque fois que tu as un problème avec elle ou ton ex ? Comment crois-tu qu'elle va réagir ? Je lui dis quoi ? Que t'es avec une call-girl chinoise ? Tu lui as déjà collé une Japonaise sur le dos, il y a quelques mois, t'étonnes pas si après ça elle est allergique à l'Asie.

– Tu es dure. Elle s'entend très bien avec Miyoko.

– Ouais, il n'empêche que tu tires sacrément sur la corde. Je ne te comprends pas. Quand on a la chance d'avoir une gamine aussi chouette... On dirait que tu fais tout pour qu'elle te rejette.

– Attends... tu vois bien que je n'ai pas le choix. Je flaire une vraie sale affaire.

Marianne ne répondit pas. Puis, après un long moment de silence, elle se décida enfin :

– Écoute Thomas, je veux bien faire un deal avec toi. Mais c'est à prendre ou à laisser.

– Dis toujours.

– O.K. pour que tu restes en Chine aussi longtemps que nécessaire. Le journal couvrira tes frais, et je me charge de parler à Sophie. En échange, tu as huit jours, pas un de plus, pour m'envoyer ton article sur ce lait empoisonné. Après, seulement, tu creuseras ton histoire de faux suicide. Il va te falloir du temps pour rechercher des éléments nouveaux capables de confirmer la thèse de l'assassinat. Alors, pour l'instant, tu oublies ou, en tout cas, tu minimises le plus possible l'affaire sur ton fonctionnaire et sa pin-up.

Cette fois, le silence fut du côté de Kessler. Même s'il n'était pas complètement satisfait, il devait reconnaître que la proposition de Marianne était plus que généreuse. Et puis, il n'avait pas vraiment le choix. Il tenta malgré tout une dernière négociation :

– C'est d'accord. Mais j'aimerais que tu m'accordes une faveur.

– Une faveur ? Tu crois pas que tu pousses un peu ?

– Alice.

– Quoi, Alice ?

– Je vais avoir besoin d'elle pour préparer mon article. Je dois trouver s'il existe des liens entre le groupe Sanlu et d'éventuelles multinationales. On ne sait jamais.

Alice était la meilleure documentaliste du journal. Proche collaboratrice de Marianne, elle avait souvent bossé avec Kessler.

– Ben voyons. Elle n'a que ça à faire. Ceci dit, pourquoi pas ? Je déduirai juste ses heures de tes honoraires.

– *Ni zuo meng* ! (Même pas dans tes rêves !)

– C'est ça, défile-toi. Mais ramène ton article fissa, et pas en chinois, justement.